

ARTS
140, Faubourg Saint-Hippolyte - VIII^e

5 JANVIER 1966

11 JANVIER 1966

66

Le feuilleton de
GILBERT GATELLIER

LA RANÇON DE L'ABSTRACTION

● Schèmes 65

L'EXPOSITION qui vient de se terminer au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris marque bien l'incertitude dans laquelle travaillent actuellement nombre de peintres ayant en commun leur attachement aux valeurs picturales « traditionnelles ». Pierre Léonard, dans la préface qu'il a écrite, manifeste lui-même quelque réticence à l'égard du choix réalisé. Défendant la non-figuration comme la conquête primordiale du siècle, mais une conquête qui exige des artistes et des amateurs plus qu'ils ne peuvent donner, il distingue ceux qui l'ont instaurée dans toute sa pureté et les suiveurs opportunistes et moutons. Parmi ceux-ci beaucoup n'avaient reçu le sens des valeurs les plus profondes de l'être que des angoisses de la guerre et des prises de conscience consécutives, aujourd'hui résolues dans l'embourgeoisement. D'où selon lui le retour actuel à l'image anecdotique, qui précisément n'est pas absente ici. L'intransigeance de P. Léonard s'éclaire quand il proclame que la peinture non-figurative participe d'une élection métaphysique, faute de quoi elle tombe « dans l'art (plus ou moins justifiable) de peindre ». C'est cependant, pour juger l'exposition, des difficultés réelles de cet art de peindre qu'il faut partir, soit qu'il tourne en rond et semble avorter dans la répétition des formules, soit qu'il se constitue dans la force de son originalité et tende à serrer de plus près « l'essentiel ». De toute façon le plaisir d'œuvrer n'est-il pas au départ ? Quant aux ressemblances fréquentes avec la « manière » de leurs aînés, elles semblent pardonnables à de jeunes peintres en cette époque surtout où les terres vierges se font rares.

Schémes 65 réunit des artistes âgés de 30 à 35 ans, souvent bien connus,



En haut : Jean Clerté ; à gauche : Jean-Paul Proix ; en bas : Ferit Iscan.

et dont le noyau de base avait déjà constitué une salle intéressante de la Biennale de Paris. Deux abstraits, d'abord, parmi ces organisateurs de la manifestation :

Les « Blue concepts » de Guichard déploient leurs linéaments d'une fluidité vivace en même temps que fortement charpentés par l'affirmation du bleu sombre (couleur de la concentration intellectuelle, selon Kandinsky). On croirait que Stempf, lui, vient donner de la tête sur de vieilles terreurs (« les Ténèbres m'épouvantent »), se heurte à une matière animée de courants sourds et hostiles, écran opaque où l'on sent comme l'attente d'une percée salvatrice de la lumière.

Risos a envoyé un panneau assez beau dans son architecture et ses coulées de gris et blanc, percées de roses et d'ocres. Très indéchiffrable d'ailleurs, bien que rappelant, par sa



profondeur, sa vie lumineuse, l'espace du visible. Il en est de même pour Hamonet, qui se rapproche de la figuration mais dont les titres (« 9 Thermidor ») confirment à quel point le jeu des ressemblances est ici vain. Ce n'est que par une série d'équivalences qu'est évoquée, avec une vigueur aimable, notre vision sensible

du monde. Animées d'une vie intense, les toiles l'Iskan relèvent de la même démarche, plus personnelles peut-être, mais un peu décausées. Leur palette recherchée en fait un chant dont les dissonances exaltent la suavité. Gasquet, enfin, se dirige vers une figuration des images-choes du monde technique, durcies par un rendu violent et syncopé. En dépit des changements de notre milieu vital, on ne voit guère les implications humaines de ce constat brutal.

Autour de ces six peintres du Comité de Schèmes, leurs amis ou invités :

Clerté compose des toiles étranges, sorte de délire minutieux fait de l'imbrication de petites formes restituant la figure. Darnaud soigne une vision intimiste aux intensités fondues, à l'énergie caressante. D'autres se laissent aller à une certaine facilité et doivent parfois au remplissage l'équilibre de leur peinture : c'est le cas de Stettner dans une figuration caricaturale brossée à grands traits, de Abboud dans l'emploi d'un coloris luminescent et, partiellement, de Françoise Brunet chez qui un allègre dessin abstrait s'allie à l'ondoiement de la couleur pure. Voisines, les constructions orthogonales de Rustin tirent de la touche qui anime leur surface une originalité picturale plus marquée.

Les figures de Joseph Sik nous ramènent à une vibration de la matière, à une force brute valable en soi. Le geste y a sa place, qui définit pour l'essentiel les recherches de Hayuta où prennent forme et corps des ambiances insolites. Tandis que J.-P. Proix pratique, sans surprises, un paysagisme abstrait qui a le mérite de la joliesse, deux œuvres répondent à un lyrisme élémentaire : celle de Alantar, dont le graphisme nerveux, le fondu élégant illustrent les séduisantes commodités d'une « manière » acquise ; celle de Paul Antoine, plus tactile et plus sobre, d'un accent rauque non dénué de force. Avec des études de peintures murales bien composées mais maussades et baveuses, Avny est moins bien représenté qu'à la Biennale. Enfin, et je passe sous silence quelques artistes que je préfère ne pas juger sur leurs envois à « Schèmes », Chazotte, assez géométriste, articule de grands secteurs sombres selon une vision dont le contenu méditatif est plus sous-entendu que réellement palpable ; la valeur expressive des toiles de Tissinier est tout naturellement supérieure à la fois par la vivacité des tons et la répartition ingénieuse des formes.